

Où sont les hommes?

Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*, Montréal, Stanké, 1996, 288 p., 21,95 \$.

François Gravel, *Miss Septembre*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 224 p., 24,95 \$.

Claude Jasmin, *Pâques à Miami*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996, 240 p., 19,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1996). Compte rendu de [Où sont les hommes? / Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*, Montréal, Stanké, 1996, 288 p., 21,95 \$. / François Gravel, *Miss Septembre*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 224 p., 24,95 \$. / Claude Jasmin, *Pâques à Miami*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996, 240 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 23–24.

Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*, Montréal, Stanké, 1996, 288 p., 21,95 \$.
François Gravel, *Miss Septembre*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 224 p., 24,95 \$.
Claude Jasmin, *Pâques à Miami*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996, 240 p., 19,95 \$.



Où sont les hommes ?

Le mâle québécois, bien que donné à voir
et à lire par des écrivains masculins, n'a pas du tout bonne mine.

ROMAN
Frédéric Martin



Roch
Carrier

D EPUIS LA GUERRE, YES SIR ! (Éditions du Jour, 1968), Roch Carrier a beaucoup écrit : des romans, bien sûr, mais aussi du théâtre (dont, justement, *La guerre, yes sir !* qui fut d'abord un roman), des contes... Or, l'abondante production de celui qui est aujourd'hui le président du Conseil des Arts du Canada se révèle pour le moins inégale. Et *Petit Homme Tornade*, un roman hybride aux intentions incertaines, ne contribue pas vraiment à enrichir l'œuvre de l'écrivain.

Le personnage principal du roman s'appelle Robert Martin et est historien. Celle qui est en train de devenir son ex-femme « veut le détrousser comme un pirate, le faire condamner à la potence. [...] Elle a usurpé les enfants, le chalet au bord du lac, le bateau... » Bref « Robert Martin a tout perdu », et des amis « lui ont suggéré de mettre une distance entre lui et les faits. Alors il est parti. »

On le rencontre, au début du récit, dans le désert de l'Arizona. Il y croise un vieil Indien : Charlie Longsong, dit « Petit Homme Tornade ». L'Indien a jadis vécu une histoire d'amour aussi secrète que passionnée avec Blanche Larivière, une poétesse québécoise. De retour à Montréal, Robert Martin se lance à la recherche de Blanche.

L'historien cherche beaucoup, en fait. Pour oublier les tracas que lui cause la « trop jolie coiffeuse pour dames » — sa future ex-femme —, il décide d'écrire un livre sur un certain Joseph Dubois, un fermier canadien-français parti chercher fortune aux États-Unis au siècle

dernier. Entre-temps, il rencontre une femme, une veuve très riche surnommée « Miss Camion » et qui possède une compagnie de transport. Celle-ci déploie son ingéniosité — aussi considérable que ses moyens financiers — pour vendre le livre de son amant avant même qu'il soit écrit, ce qui nous vaut des passages ironiques et décapants sur la fabrication d'un intellectuel à la mode.

Roch Carrier n'a pas ménagé ses efforts, qui nous livre de larges extraits du journal et des recueils fictifs de Blanche, nous informe des nombreuses directions qu'a pu prendre la piste de Joseph Dubois, récapitule l'existence de Charlie Longsong, *et cætera*. Mais on ne voit pas trop quel dessein justifie ces intrigues parallèles, et tout cela semble

tourner à vide. En outre, les personnages de Blanche et de Charlie apparaissent trop falots pour incarner des symboles, le faible et geignard Robert Martin manque singulièrement d'envergure, la truculente Miss Camion a trop souvent l'air d'une caricature... Il y a, à la clef de *Petit Homme Tornade*, la confrontation de deux cultures — indienne et blanche — agrémentée d'une histoire de pères. Ceux-là ne sont pas tant des pères manquants, pour reprendre l'expression du psychanalyste Guy Corneau, que des pères manqués. Et les fils *idem*.

Faire sauter la banque

Les hommes du roman de François Gravel hantent les bars de danseuses nues. C'est là — plus précisément au Pussy, qui appartient à « un consortium formé d'une dizaine d'anciens policiers de la Communauté urbaine de Montréal » — qu'on fait la connaissance de Geneviève, une jeune fille de bonne famille (mère psychologue, père avocat, rien de moins). Elle y reste six mois, puis dévalise une banque. Une perruque rousse, des bâtons de dynamite et des sacs de sable : tels sont, selon Gravel, les éléments d'un vol parfait. Elle se retrouve avec une somme d'environ 250 000 \$. Un quart de million à blanchir, c'est quand même beaucoup pour quelqu'un qui « travaille » en solitaire. Geneviève achète un « nettoyeur » : tant qu'à blanchir, sans doute... Et voilà qu'à vingt-deux ans notre héroïne devenue femme d'affaires prospère peut se dire que son avenir est assuré. Tout s'annonce donc pour le mieux. Sauf qu'un jour rapplique un policier particulièrement tenace...

L'histoire est charmante, sans plus. On passe un moment au Pussy, ce qui donne à Gravel l'occasion de nous donner son avis sur le « métier » et les clients.

Des seins, ils en ont vu des centaines, et des bien plus beaux que les tiens. Tu peux te les tripoter tant que tu voudras, ce sont les yeux qui comptent, ce sont tes yeux qu'ils regardent,

explique par exemple Nancy-Alexandra à Geneviève-Roxane qui se rendra compte, elle, que s'« il est très facile de faire bander un homme », « c'est encore plus facile de l'émouvoir ». Est-il question des parents de la jeune fille ? « Rien n'est plus prévisible qu'une mère, à plus forte raison quand elle est psychologue. » Ainsi va *Miss Septembre*, de petites phrases en petites phrases, de petites scènes en petites scènes. On ren-



François
Gravel



contre encore l'ancien amoureux — toujours amoureux — de Geneviève et sa bande de copains (des adolescents attardés), un couple d'homosexuels (dont l'un, qui a vendu son « nettoyeur » à Geneviève, se meurt du sida)... Tout cela finit par ressembler au monde comme il va. Mais ça n'est pas assez. Comme presque toujours chez François Gravel, ce livre-ci est plutôt distrayant, mais très superficiel et léger.

Semaine sainte

Dans son *Pâques à Miami*, Claude Jasmin, lui, ne fait pas dans la dentelle. Son héros s'appelle Clovis Jaquemin, alias Gustave Janin, alias Clément Jobin, alias Ernest Germain, alias, pour finir, Antoine Lefébure. C'est sous ce dernier nom, au Saguenay, que l'homme, un faussaire professionnel activement recherché par la police, joue depuis trois ans à l'animateur radiophonique. Mais Jaquemin apprend que sa cachette vient d'être découverte et décide de s'enfuir avant qu'on lui mette le grappin dessus. Il opte pour Miami où vit son frère Raymond. Auparavant il convainc son vieux père, qui est en train de mourir du cancer dans un hôpital montréalais, d'y aller avec lui.

Au terme de ce voyage entrepris pendant la Semaine sainte, Jaquemin père et fils, flanqués d'une voyante rencontrée en chemin, aboutissent

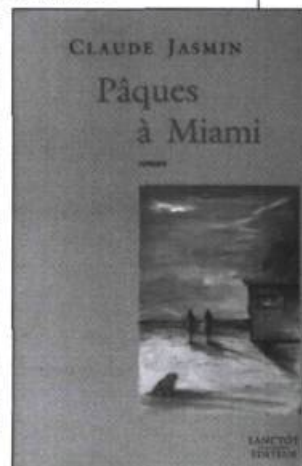
donc à Miami, dans un microcosme québécois. Là se côtoient vieux artistes, retraités, vacanciers et « restaurateurs » spécialisés dans la poutine. Jasmin met en scène une foule de personnages loufoques, et généralement dénués de sens moral. Ainsi Janine, la propriétaire du casse-croûte Chez Suzanne : avant de s'exiler à Miami, elle travaillait dans la fonction publique fédérale, à Ottawa, et avait un « amant marié, compliqué, culpabilisé, un sous-ministre constipé » qu'elle a fini par assassiner !

Jasmin ne craint pas d'exagérer, de multiplier les personnages burlesques et les situations abracadabrantes, voire grotesques, et son livre prend parfois l'allure d'une grosse farce bouffonne. Mais *Pâques à Miami* est aussi un roman « sérieux » dans lequel Jasmin explore l'univers familial et ses conflits, ses regrets, ses séparations... Clovis tente de se réconcilier avec son père mourant. Mais le père refuse de pardonner à ce fils escroc. Sous couvert de comédie, *Pâques à Miami* est le récit d'une expiation : à quarante ans bien sonnés, Clovis cherche à faire la paix avec lui-même et avec les autres, dans l'espoir de — Pâques oblige — ressusciter sous la forme d'un autre homme. Le tout est de savoir si la métamorphose réussira.

Claude Jasmin se montre ici un romancier iconoclaste et inventif, un conteur à l'imagination effrénée et au langage cru. S'il ne nous a pas donné que des livres inoubliables, son très incisif *Pâques à Miami* est, lui, un assez bon cru.

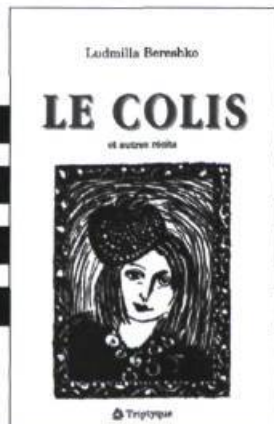


Claude Jasmin



TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



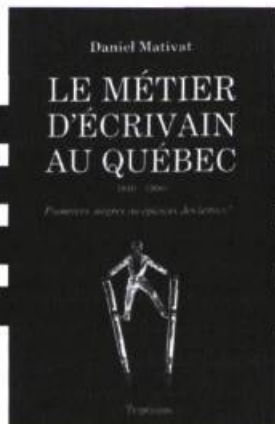
Ludmilla Bereshko
LE COLIS

et autres récits
152 p., 18 \$

Traduit de l'anglais par Pierre DesRuisseaux
The Parcel from Chicken Street

« Un livre charmant, captivant, profond et important. » Josef Skvorecky

« Quand derrière l'histoire d'une poignée de personnages se cache celle d'un peuple, il y a des chances qu'elle dévoile aussi l'histoire du monde... l'histoire du *Colis* m'a émue et ravie. » Antonine Maillet



Daniel Mativat
LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN AU QUÉBEC

Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?

512 p., 40 \$

Daniel Mativat passe en revue les divers appareils institutionnels que les gens du livre ont mis sur pied pour faire en sorte que l'écrivain puisse un jour espérer vivre de sa plume. Une superbe leçon d'histoire dans laquelle s'entremêlent les discours institutionnels, les inventions technologiques, les impératifs économiques et les transformations sociales.



Pierre Gélinas
La neige

Roman
214 p., 20 \$

Dans une intrigue politique et policière opposant les pouvoirs officiels à une organisation révolutionnaire, l'auteur montre remarquablement comment et pourquoi une telle organisation trouve les conditions de son émergence et de sa montée dans un climat social malsain. S'y trouvent canalisées toutes les ambitions, les plus légitimes liées à un authentique désir de justice sociale et les plus sombres fondées sur d'obscurs besoins de vengeance.



Jean Forest
ANATOMIE DU QUÉBÉCOIS

Études
341 p., 25 \$

L'anatomie du québécois, c'est son vocabulaire ! Non celui qu'il partage avec les français. Celui qui, au contraire, le révèle du premier coup d'œil. Jean Forest a voulu en présenter les traits les plus saillants, tant à l'amateur de québécois qu'au professeur de français, depuis le secondaire jusqu'à l'universitaire. Et bien au-delà !

En gros, un manuel qui se lit comme un roman, parce qu'il écrit en québécois, donc en français, vivant comme la langue dont il parle, et qu'on peut lire sans s'embêter.